



M. FERDINAND BRUNETIÈRE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cet illustre académicien vient d'être acclamé à Montréal, et s'en retourne en France, surpris d'avoir retrouvé, par delà les Océans, un coin du joli manteau d'hermine formant le pays de la civilisation.

Il a vu, par lui-même, que l'azur du fond des armes de France est resté intact sur cet espace du Nouveau-Monde, il a reconnu que le culte de la Fleur de Lys signifie, aujourd'hui comme toujours : Amour, Fidélité au noble pays des Francs !

Epris des beautés radieuses de nos auteurs favoris ; entre tous du grand Bossuet, il leur a consacré, à ces beautés, les flammes de son intelligence durant des vingt ans. Il a dit que le français doit être et rester cette "langue des cours" dont la perfection date de la grande époque—celle des Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, toute cette pléiade d'illustres génies, si ces mots peuvent s'employer ensemble.

Il a mis en garde contre cette tendance de ce que l'on appelle avec tant de vérité les "décadents," tout autant que contre cette autre tendance de l'esprit des... auteurs : car les lecteurs se font rares, grâce à Dieu : nous voulons dire, la profanation de la plume dans l'infect borbier portant pour enseigne : "Le Naturalisme."

Il s'est fait du métier des lettres, disait avec raison M. le comte d'Haussonville dans son discours de réception à l'Académie, une conception tellement haute qu'elle est incompatible, non point seulement avec la moindre faiblesse, mais même avec la plus légère complaisance ; il a placé constamment le souci de la sincérité et de la justice au-dessus de toute préoccupation. Et il a possédé et possède à un égal degré, un double don peu fréquent : celui d'écrivain et d'orateur.

Partout, au Canada, il a été reçu princièrement : n'est-ce pas un prince de la science et du beau langage ?

F. PICARD.

LE CHAPELET

*Avant qu'elle partit, s'en allant pour toujours,
De crainte que le temps ne troublât ma mémoire,
Elle m'avait laissé son chapelet d'ivoire
Qu'elle me fit jurer de dire tous les jours.*

*Le chapelet béni par ses mains, je le porte,
Ainsi qu'un scapulaire autour du cou passé,
Sur ma poitrine nue : et l'âpre hiver glacé
N'a pas même ébranlé mon culte pour la morte.*

*Oh ! ce don précieux caché comme un larcin !
Elle est là, je la sens ; elle est là qui m'écoute
Et me juge : partout, sous mon toit, sur la route,
Sa froide obsession s'incruste dans mon sein...*

*Là, tout près de mon cœur, les grains durs du rosaire,
Pénétrant doucement en ma chair peu à peu,
Ne pourrais-je, bientôt, et sans trahir mon vœu,
Par ces seuls trous creusés compter chaque prière ?*

*Bah ! mon mal est risible. — Oubli lâche et moqueur,
Je t'implore, viens donc arracher ce cilice !
— Mais, comment, à présent, soulager mon supplice ?
Les grains bénis ont pris racine dans mon cœur.*

CHARLES DE BUSSY.

UNE PREMIÈRE COMMUNION EN PRISON

C'était en 1856. Nous étions réunis autour de la vieille baronne de H..., sur la terrasse de son château, et la conversation, par une pente insensible, était descendue du sacré au profane, jusqu'à la Révolution française. La baronne nous interrompit tout à coup.

— C'était hier l'anniversaire de ma première communion. Comme elle se rattache à la triste époque que vous rappelez, peut-être ne serait-il pas sans intérêt pour vous d'en connaître les circonstances vraiment touchantes. Je ne crois pas vous en avoir jamais

parlé, n'est-ce pas ? Devinez où j'ai fait ma première communion ?... Je vois que vous ne devinez pas. C'est dans une prison, oui, dans une triste et sombre prison que j'ai fait ma première communion.

Et ici, sa voix devint tremblante, ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Ecoutez bien, mes amis, c'est un souvenir que je ne puis rappeler sans une émotion profonde.

— Nous étions en 1793, j'avais douze ans alors. Mon père avait suivi l'armée de Condé. Il nous avait laissés, ma mère et moi, sous la garde d'un vieux serviteur, cachés dans un pauvre quartier de Paris. Nous espérions passer inaperçus, au milieu des agitations populaires qui remplissaient la capitale. Un soir cependant, on vint chercher ma pauvre mère, et on la conduisit brutalement en prison à l'Abbaye. Je n'eus plus qu'une pensée, celle de la revoir. Le vieux Pierre trouva, un jour, le moyen de m'introduire auprès de la femme d'un des gardiens ; et, comme elle avait une enfant de mon âge, nous fîmes vite connaissance. Peu à peu je m'enhardis, et lui demandai la grâce de voir ma mère. Elle me promit de me faciliter une entrevue avec celle que j'aimais tant.

— Elle tint en effet parole. Je venais deux fois par semaine pendant trois mois. Un jour, ma mère me prit sur ses genoux, et avec une voix entrecoupée de sanglots :

— Ma petite Marie, dit-elle, nous allons bientôt être séparées pour toujours. Un commissaire est venu me dire hier que j'allais passer en jugement ; et le jugement, tu sais, ici, c'est la mort.

— Mon cœur éclata à ces mots. Vous comprenez la scène qui suivit...

— Ma petite Marie, dit ma mère, une de mes joies les plus douces, ce serait de te voir faire ta première communion. Vois-tu, Marie, quand on a bien fait sa première communion, on est sûr en quelque sorte de son éternité. Je mourrais contente, si je te savais unie avec le bon Dieu, dans son Sacrement, pour toujours. Il m'est venu depuis hier une idée. Je connaissais un vieux chanoine de Notre-Dame qui n'a pu émigrer ; il habitait, rue Massillon, une petite maison non loin de la cathédrale, quand j'ai été arrêtée. Tu iras le voir, ma petite Marie ; tu lui diras ton nom, l'état où je suis, tu lui demanderas qu'il te permette de faire ta première communion ; tu lui diras bien que c'est moi qui lui demande en grâce cette faveur avant de mourir.

— Je racontai à Pierre tout ce qui s'était passé, et dès le soir nous étions rue Massillon, chez le vieux chanoine.

— J'ai bien connu votre bonne mère, mon enfant, me dit-il. C'était une sainte dans le monde.

— Il réfléchit un instant.

— Elle vous a sans doute préparée à cette grande action ? Et, d'ailleurs, les circonstances sont exceptionnelles. Nous sommes revenus aux catacombes. Nous allons faire comme les premiers chrétiens...

— Puis, tout à coup, une autre pensée traversa son esprit :

— Mon enfant, dit-il, vous allez vous confesser ; et, demain matin, vous viendrez de bonne heure : je vous ferai part de mes intentions.

— Le vieux prêtre avait caché, dans un endroit connu de lui seul, les objets indispensables pour le saint sacrifice. Vers minuit, il disposa dans sa chambre une petite table, revêtit ses anciens ornements, et, aidé d'un vieux domestique qui ne l'avait jamais quitté, il célébra les saints mystères.

— Le lendemain, je revins dès le grand matin avec Pierre, sans avoir été inquiétée. Le bon chanoine me fit connaître qu'il avait célébré la sainte messe à l'intention de ma mère, et qu'il avait mis deux hosties en réserve.

— Mon enfant, dit-il d'une voix grave et douce, je vais vous confier une mission solennelle. Comme les prêtres de la primitive Eglise se servaient autrefois des enfants pour faire parvenir la sainte communion aux martyrs, vous allez porter la sainte hostie à votre mère, et vous communierez avec elle pour la première fois dans sa prison. Je ne pourrai vous y accompagner. Allez, mon enfant, et que Dieu vous protège !

— Et il me remit en me bénissant le précieux dépôt.